

MÉMOIRES

DU

BARON DE DAMAS

Una de las principales fuentes de información de la célebre expedición de los llamados «Cien mil hijos de san Luis» nos la proporcionan los escritos (muchas veces en forma de memorias) de los militares franceses que participaron en la campaña. De estos escritos se refieren concretamente a Cataluña los de Larreguy de Crivieux, el marqués de Marcillac y el barón de Damas, además del diario de Florent Galli, quien, contrariamente a sus citados compatriotas, militó en el bando constitucional como ayudante de Espoz y Mina. Los dos volúmenes de las *Mémoires* del barón de Damas fueron publicados en París en 1897, pero las páginas que el autor dedicaba exclusivamente a sus actividades en la expedición de los Cien Mil permanecieron inéditas hasta 1923, fecha en la que el conde Damas d'Anlezy, descendiente del barón, diólas a la estampa en la revista militar «Carnet de la Sabretache», núm. 281 (enero-febrero 1923, París, págs. 126-151). La escasa divulgación de esta publicación en España (la desconocen las «Fuentes de la Historia Española e Hispanoamericana» de Sánchez Alonso) y el vivo interés que la narración del barón de Damas ofrece para la historia de la ciudad y comarca gerundenses, donde se desarrollaron las actividades del Barón en 1823, nos ha movido a reproducirla en los ANALES DEL I. E. G. bajo la iniciativa de nuestro ilustre presidente, el Dr. D. Luis Pericot, quien además nos facilita la citada revista parisina que le fue remitida por un erudito militar francés, admirador de la gesta gerundense, el coronel Druène. Las publicamos integras en su versión original francesa, respetando las notas, de las cuales unas fueron escritas por el propio autor, y otras, de carácter biográfico en su mayoría, por el conde Damas d'Anlezy.

El barón Magencio de Damas mandó una de las tres divisio-

nes del 4.º Cuerpo de Ejército (mariscal Moncey) de las huestes francesas del duque de Angulema. Este ejército se enfrentó con el constitucional llamado «de Cataluña» dirigido por el general Espoz y Mina, a quien Damas rinde justo tributo de admiración. Y tropezó con alguna resistencia, centrada especialmente en Barcelona, Tarragona y el castillo figuerense de San Fernando. Damas se distinguió en la acción militar de Llers (15 septiembre de 1823), que precedió a la capitulación de aquella última fortaleza. En su división militaron tres mil realistas españoles encuadrados en tres batallones mandados por el suizo Curten y los catalanes Burjó y Mossén Antón. El interés de las Memorias de Damas no estriba solamente en sus noticias relativas a nuestras comarcas sino en sus imparciales juicios y observaciones sobre aspectos de carácter general, v. gr., su opinión respecto a la ineptitud de Fernando VII («sin voluntad ni principios, que incumple su palabra con la ligereza de un niño atemorizado o adulado con esperanzas frívolas»). Y su mentalidad de hombre honrado «se subleva ante quienes defienden con furor y como insensatos pretendidos principios de derecho público y de libertad adornándolos con los nombres augustos de la religión, el honor y el patriotismo».

Damas reconoce honradamente que sin la ayuda de la población sus compatriotas jamás hubiesen podido triunfar en la empresa que les había sido confiada. Son asimismo interesantes sus constataciones de que si al lado del ejército francés luchaban españoles realistas, lo hacían asimismo en el bando constitucional muchos extranjeros, en su mayoría franceses; así como de la manifiesta hostilidad de la población rural del país donde desarrolló sus actividades, es decir, el Alto Ampurdán y la Montaña gerundense, hacia las tropas constitucionales, especialmente las extranjeras, hasta el punto de que habiendo ofrecido Damas a estas últimas, después de la capitulación de Llers, la fuga con promesa de no perseguirlas, prefirieron constituirse en prisioneros, con la sola garantía de salvar la vida, porque —*me répondirent-ils — ils seraient immédiatement massacrés par les paysans*. Otros 200 soldados constitucionales, bien armados, que quedaron desperdigados en el transcurso de la acción, se encontraron con un oficial

francés de intendencia, *qui suivait tranquillement la grande route*, y le rogaron les hiciera sus prisioneros, de lo que el francés quedó *bien etonné*. Honra al autor su observación de alegrarse del retraso de la evacuación de los prisioneros a Francia (a causa de una indisposición de Damas) porque ello le permitió conversar con los oficiales constitucionales capturados haciéndose *très bons amis*, a pesar de que no se recataban de hablar de Fernando VII *avec un mépris qui faisait mal*. Aparte el interés histórico de las *Mémoires* de Damas, campea en ellas un elegante sentimiento de respeto hacia los adversarios que contrasta lamentablemente con el fanatismo, el odio y la intolerancia que presidían la lucha entre los españoles.

SANTIAGO SOBREQUÉS VIDAL

MÉMOIRES DU BARON DE DAMAS

1823

Le baron Ange -Hyacinthe - Maxence de Damas, né le 30 septembre 1785 à Paris, après avoir servi de 1800 à 1814 dans l'armée russe, où il acquit le grade de général-major, reentra en France à la Restauration et fut fait maréchal de camp le 22 juin 1814. Aide de camp du duc d'Angoulême, puis lieutenant-général le 29 août 1815, il reçut en cette dernière qualité le commandement de la 8^e division militaire.

Le 29 janvier 1823, il fut placé à la tête de la 9^e division du 4^e corps de l'armée des Pyrénées et c'est cette période de sa vie que raconte le fragment inédit de ses *Mémoires* que nous publions ci-dessous, tel qu'il l'a écrit.

L'année 1822 avait été favorable à la monarchie. Les conspirateurs avaient été poursuivis, jugés, condamnés. Un ministère ennemi de la Révolution, étranger aux nuances diverses qui divisaient les royalistes, une Chambre des députés favorable aux mêmes principes, une armée qui manifestait le désir de défendre la cause royale, et enfin l'union avec les puissances étrangères: tout cela permettait de concevoir un heureux avenir.

A Marseille, les esprits étaient plus unanimes que partout ailleurs. La guerre me paraissait inévitable. Ma situation personnelle me faisait désirer d'y prendre part. Rentré en France déjà officier général, nécessairement

peu connu de l'armée, il m'importait de combattre avec elle. Les succès que j'avais obtenus en temps de paix, quelque instruction militaire et des antécédents heureux, le nom même que je portais, tout devait m'inspirer le désir de faire la campagne.¹ Je souhaitais donc un commandement, j'étais à peu près sûr de l'obtenir parce que, malgré la divergence de nos opinions, j'étais assuré de la protection de M. le duc d'Angoulême et que le ministre,² à qui j'en avais parlé, s'était montré favorable à ma demande.

Le 28 janvier 1823, à l'ouverture des Chambres, le roi annonça que 100.000 hommes entreraient en Espagne sous les ordres du duc d'Angoulême. Le discours du roi est plein de sagesse, de dignité, de réserve, comme tous ceux que Louis XVIII prononçait.³ Les députés de l'opposition, M. Manuel surtout, déployèrent une extrême violence. Répandre de l'inquiétude dans la nation sur les dispositions de l'armée était naturellement l'œuvre des révolutionnaires et ils n'y réussirent que trop, jusque parmi l'entourage du prince généralissime.

Le ministre de la Guerre avait fait de son mieux pour rassembler des approvisionnements suffisants, mais il était évident que la direction qu'il avait imprimée n'était pas bonne: les moyens de transport se faisaient attendre, les troupes en souffraient et les oisifs bavardaient. Au premier bruit répandu sur l'insuffisance des vivres, le duc de Bellune se rendit à Bayonne, mais il n'éclaircit rien et ne satisfit personne. Le duc d'Angoulême se montra fort mécontent et depuis lors il y eut entre lui et le duc de Bellune une mésintelligence avouée.

J'ai parlé⁴ de deux agents qu'Ouvrard avait envoyés à Marseille et

¹ La baronne de Damas exprimait les mêmes sentiments dans une lettre d'août 1822 à l'une de ses cousines, où, parlant de la guerre d'Espagne, elle écrit: «Je sais bien que tous les militaires ne seront pas obligés d'y aller; mais malgré tout mon désir de voir autrement, je sens bien que c'est le devoir de Maxence d'aller partout où il y aura un coup de fusil tiré. Tout l'y oblige, son âge, sa position en France pour laquelle il n'a jamais fait la guerre, peut-être même son goût personnel; mais cette dernière considération ne serait pas assez forte pour lui faire demander de l'emploi actif, au lieu que les deux autres lui en font un devoir... Prie pour moi, pour que le bon Dieu me donne du courage; j'en ai bien besoin, car j'en ai bien peu; cependant je suis bien décidée à ne jamais chercher à détourner Max de ce qu'il croit utile de faire pour remplir son devoir».

² Le maréchal Victor, duc de Bellune.

³ On trouvera ce discours dans NETTEMENT, *Histoire de la Restauration*, t. VI, p. 364.

⁴ *Mémoires du baron de Damas*, Paris, Plon, 1922. T. I^{er} chap. XV.

dont la présence m'avait fait soupçonner quelque grosse intrigue.⁵ Il fallait entrer sur-le-champ en Espagne ou voir l'armée perdre toute confiance. M. le duc d'Angoulême le comprit. Ouvrard profita de l'occasion: toutes ses conditions furent acceptées, quoique plusieurs fussent contraires aux lois qui régissaient la matière. Ouvrard était d'une habileté consommée, son coup d'œil était sûr, sa présence rassura les esprits. Pendant toute la campagne l'armée fut abondamment pourvue de vivres. Cependant cette affaire Ouvrard troubla toutes les têtes, et plus tard elle eut des affets très fâcheux.

Je reçus l'ordre de me rendre à Perpignan pour le 23 avril. J'établis en conséquence ma femme dans une petite maison de campagne et laissai ma maison à mon successeur le comte de Briche.

Je ne pouvais prendre d'aide de camp que dans l'état-major; j'en avais deux alors: le comte de La Tour-du-Pin, chef de bataillon, et le capitaine Lacombe. Mais je pouvais prendre un officier d'ordonnance dans toute l'armée. Il était naturel que comme officier d'ordonnance je choisisse le jeune duc de Richelieu,⁶ qui était alors sous-lieutenant de hussards, mais je me persuadai que son nom le ferait prendre par quelque maréchal, que sa mère et Mme de Montcalm le trouveraient dans une situation trop inférieure auprès du commandant d'une simple division; que si je leur marquais ma bonne volonté à cet égard, ce serait promettre à Odet plus que ma position très inférieure ne pouvait faire espérer. Je résolus donc d'attendre un mot d'une de ces dames qui m'écrivaient et auxquelles j'écrivais sans cesse. Elles ne me dirent rien, tandis que Mme de Chastellux⁷ m'avait

⁵ M. de Villèle écrivait au duc d'Angoulême le 7 avril 1823: «Un certain intrigant, M. Ouvrard, est parti pour Bayonne et cherchera par tous les moyens à nouer là des opérations, soit de fournitures, soit d'emprunts, pour lesquelles il a été repoussé ici; je conjure Monseigneur de s'armer de méfiance et de sévérité contre lui et ses semblables, qui se mettent ainsi à la suite des armées et finissent par faire la honte et le déshonneur de leur administration». Et le 13, il revenait sur le même sujet. (*Mémoires et correspondance du comte de Villèle*, t. III).

⁶ Odet de Jumilhac (1804-1879), devenu duc de Richelieu à la mort de son oncle, le ministre de Louis XVIII, en 1822. Pair de France. L'un des «flétris» de Belgrave-Square (1843).

⁷ Adélaïde-Louise-Zéphirine de Damas, mariée, 1^o avec Charles-Elzéar-François, comte de Vogüé; 2^o avec Laurent-César, comte de Chastellux. Elle était fille unique du duc Charles de Damas d'Antigny et de Marie-Louise de Langeron.

demandé la place d'officier d'ordonnance pour son fils Léonce de Vogüé, qui était encore page et allait être nommé officier.⁸

J'attendis jusqu'au dernier moment; enfin comme Mme de Montcalm ne m'écrivait pas, je répondis aux vœux de Mme de Chastellux. J'ai su depuis, car mes cousines ne me l'ont jamais dit, qu'elles croyaient que je devais prendre l'initiative: dès lors mes rapports avec Mme de Jumilhac furent altérés et je l'ai regretté vivement. Odet fut, vers la fin de la campagne, nommé officier d'ordonnance de M. de Tromelin, maréchal de camp, qui n'arriva en Catalogne que vers le mois de septembre. Odet traversa Gironne et passa son temps chez moi.

Je me rendis à Perpignan, où je retrouvai mes vieux amis de 1815 qui me firent bien recevoir de la société. Mes troupes n'y étaient pas encore. Je vis à Perpignan le général Curial, bon et loyal militaire qui avait commandé l'une des divisions de la garde impériale et s'était franchement donné au roi; il était le plus ancien des lieutenants-généraux dans le corps d'armée que devait commander le maréchal Moncey, 4^e corps, dont je faisais partie.

Je passai ainsi quinze jours ou trois semaines à Perpignan. M. le duc d'Angoulême y vint inspecter ce qu'il y avait alors de troupes. Ce fut mon cheval blanc *Magnifique* qu'il monta à la revue. A Perpignan se trouvaient le baron d'Eroles,⁹ l'archevêque de Tarragone et le marquis de Matta-Florida, c'est-à-dire la junte royaliste. Il y avait 4 ou 5.000 Espagnols, presque tous Catalans, qui composaient les restes du corps du baron d'Eroles; entretenus par le gouvernement, ils entrèrent bientôt en campagne avec nous.

La division territoriale fut commandée quelques jours après par M. de Rottenbourg, lieutenant-général qui avait servi sous l'empereur en galant

⁸ Léonce-Louis-Melchior, marquis de Vogüé (1807-1877), sous-lieutenant aux husards de la garde en 1823, se distingua en Espagne, prit part à l'expédition d'Alger, donna sa démission en 1830. Député du Cher de 1848 à 1852, il le fut de nouveau à l'Assemblée nationale de 1871. Il avait épousé Henriette de Machault et fut le père du marquis de Vogüé décédé en 1916, ancien ambassadeur et membre de l'Académie française.

⁹ Le baron d'Eroles était un héros des siècles passés. Je crois qu'il avait peu d'instruction et des connaissances peu étendues, mais il avait le caractère des Espagnols du temps du Cid: plein de foi, généreux loyal, persévérant, il entraîna ceux qui l'approchaient par l'élévation de ses sentiments. Plus tard, pénétré de douleur, il tomba en enfance et mourut tristement au milieu des déceptions qui l'entouraient. (*Note du baron de Damas*).

homme et qui fit tout ce qu'il put pour me rendre service quand plus tard autour de Figuières j'éprouvai de grands embarras. Le préfet était M. Leroy de Chavigny, qui me reçut à merveille et qui est établi près de Moulins.

Mais avant d'aller plus loin, je dois dire quelle était la composition de l'armée.

Il y avait six corps: le premier, commandé par le maréchal duc de Reggio, qui avait sous lui les lieutenants-généraux comte d'Autichamp, comte Bourke, Obert et le vicomte Castex pour la cavalerie.

Le 2° corps, sous les ordres du comte Molitor, lieutenant-général, qui, à la fin de la campagne fut maréchal de France; les lieutenants-généraux étaient le comte de Loverdo, le comte Pamphile Lacroix, à la cavalerie le vicomte Domon.

Le 3° corps, commandé par le prince de Hohenlohe, qui fut après la campagne nommé maréchal; ses lieutenants-généraux étaient le vicomte Deconchy et le baron Canuel.

Le 4° corps, commandé par le maréchal Moncey, duc de Conegliano. Ses lieutenants-généraux étaient le comte Curial, le baron de Damas et le vicomte Donnadiou. Le chef d'état-major était le lieutenant-général Desprez, homme de cœur et de mérite. Le commandant de l'artillerie était le maréchal de camp Berge, le même qui en 1815 avait été avec nous au Pont-Saint-Esprit. Le commandant du génie était le maréchal de camp Rohault de Fleury, gendre de M. de Sèze.

Le 5° corps, sous le maréchal marquis de Lauriston; ses lieutenants-généraux étaient le comte Ricard et le baron Pécheux.

Le corps de réserve était commandé par le comte Bordesoulle; il se composait de la maison militaire du roi et de sa garde. Les lieutenants-généraux étaient le comte de Bourmont, le comte d'Audenarde, le vicomte de Foissac-Latour; la cavalerie était commandée par le comte Roussel d'Hurbal. Le chef d'état-major de ce corps était le marquis de Bourbon-Busset.

Le chef d'état-major de M. le duc d'Angoulême était le comte Guilleminot, lieutenant-général, officier d'une grande distinction, qui depuis 1815 était chef du dépôt de la guerre. Le commandant en chef de l'artillerie de toute l'armée était le lieutenant-général Tirlet; le commandant du génie, le lieutenant-général Dode de la Brunerie, qui depuis a dirigé les fortifications de Paris et a été pour cela nommé maréchal.

J'avais pour chef d'état-major le marquis de Montpezat, qui avait servi en Russie. Il était beaucoup plus jeune que moi, avait fait la guerre comme officier d'état-major avec beaucoup de distinction; depuis un an ou deux, il était chef d'état-major à Marseille.

Venait ensuite le marquis d'Eyragues, simple capitaine qui avait fait avec distinction la guerre d'Espagne de 1809, n'avait eu depuis aucun avancement, on ne sait pourquoi, et fut tué étant sous mes ordres. Il me fut très utile. Comme il avait cinquante et quelques années, il ne pouvait songer à une carrière de quelque valeur, mais il me recommandait surtout d'avoir soin de son fils.¹⁰ La Providence permit que je lui rendisse ce service.

Le marquis de La Fare, alors colonel, commandait mon quartier général. Mes maréchaux de camp étaient pour l'infanterie le vicomte de Maringoné et le comte de Rastignac¹¹ et pour la cavalerie le baron de Montgardé.

Le corps d'état-major, tel qu'il est aujourd'hui, venait à peine d'être formé,¹² et comme les officiers d'état-major de l'armée impériale avaient été dispersés dans tous les corps, il n'y avait guère alors que quelques officiers généraux qui connussent bien le service; ce fut un embarras.

M. le duc d'Angoulême passa la Bidassoa le 7 avril. Le 4^e corps ne put entrer en Catalogne que le 18 avril. Le maréchal Moncey s'établit à Peralada. Le 20, je vins prendre position à la droite du maréchal à Ponte de Molin, à une petite lieue sur la route directe de Figuières; ma cavalerie ne me rejoignit que le lendemain. Le baron d'Eroles arriva le jour même, je l'envoyai à Llers. Mina,¹³ qui cherchait moins à combattre qu'à retarder notre marche, était ce jour-là à Bezalu.

Cependant les divisions Curial et d'Eroles se portèrent en avant vers Gironne. Il y eut des mouvements divers; enfin le 23 ou le 24 le maréchal

¹⁰ Marié depuis à Mlle de Morell. Le baron de Damas l'employa au ministère des Affaires étrangères.

¹¹ Ancien camarade du baron de Damas en Russie, marié à Léontine de Nicolay, mort sans postérité en 1858.

¹² Par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr en 1818. Cette organisation dura jusqu'en 1880, époque à laquelle le corps spécial fut remplacé par un service d'état-major.

¹³ Francisco Espoz y Mina (1784-1835), chef de guérillas, révolutionnaire espagnol; il était alors gouverneur de Catalogne et résista longtemps au maréchal Moncey dans Barcelone.

s'avança sur Gironne. Je fus de ma personne à Peralada; j'occupai Villa Bertran et Vignonette (*Avinyonet de Puigventós*). La brigade de Rastignac me fut enlevée, ainsi qu'un de mes régiments de cavalerie; je n'avais plus que la brigade Maringoné, trois bataillons espagnols de 1 000 hommes chacun sous le commandement du colonel Curten: c'était un Suisse au service d'Espagne; il avait suivi la fortune du baron d'Eroles et commandait personnellement le premier des bataillons dont j'ai parlé. Le second avait pour colonel M. Burjo, le même qui, après la mort du comte d'Espagne en 1839, prit en Catalogne le commandement de l'armée de Charles V. Le troisième bataillon obéissait à Mosen-Anton.

Dans la nuit du 25 mai, mes troupes entrèrent à Figuières. Cette petite ville est placée sous le canon du fort de San Fernando qu'on appelle communément la place de Figuières. La ville n'a qu'une faible muraille que les constitutionnels n'essayèrent même pas de défendre. Le lendemain, quand nos postes furent établis, le fort nous envoya des coups de canon qui tuèrent ou blessèrent quelques hommes, mais on eut soin d'arborer un drapeau noir sur l'hôpital.

L'occupation de Figuières s'était faite d'accord avec le corps municipal. J'établis dans cette ville le 5^e de ligne qui avait été avec moi à Marseille. Un bataillon du 31^e demeura près de moi; l'autre, qui m'avait été pris par le général Burjo, occupa Vignonette. Curten occupa Ponte de Molin et Llers; je gardai Mosen Anton en réserve à Villa Bertran et immédiatement après je fis investir complètement le fort qui, depuis ce jour, n'eut plus aucune communication avec le dehors. C'était le colonel Santos San Miguel qui commandait à San Fernando.

Le 31, Donnadiou, qui avait passé par Montlouis, entra en Cerdagne se dirigeant sur Olot. Dans ce temps survinrent des pluies abondantes, des torrents se formèrent partout et il m'arriva de passer la rivière à cheval et presque à pied sec, pendant qu'une batterie d'artillerie sur la rive que je venais de quitter attelait ses chevaux pour me suivre; mais la pluie étant survenue, nous demeurâmes séparés pendant plusieurs jours.

Mina, qui ne voulait pas combattre, manœuvra plusieurs fois, non sans succès, pour nous arrêter et nous fatiguer. Cependant le maréchal ayant réuni les divisions Curial, Donnadiou et d'Eroles, marcha résolument sur Vich. Mina se retira sur Olot et Milans avec un fort détachement, par Miéras, sur Amer. Ils furent poursuivis.

Bientôt Vich sur notre droite, Palamos sur le bord de la mer, furent occupés par nos troupes. Milans était sur la route de Palamos à Bayonne et Mina manœuvrait sur notre droite, il marchait en tous sens avec une rapidité extraordinaire. Le baron d'Eroles le poursuivait partout, renforcé de la brigade Saint-Priest.

Le prince généralissime entra à Madrid le 24 mai, fit une proclamation, établit une régence et continua sa marche.

Revenons au 4^e corps. La division Curial avait passé Palamos, son avant-garde à Granollers, lorsque Milans essaya de la débusquer; mais bien reçus par le marquis de Vence, les constitutionnels furent obligés de se retirer.

Le 26 mai, Mina marcha de Cardone sur Vich où nous avions une faible garnison. Les constitutionnels furent encore repoussés et leur chef d'état-major, le général Zoraquin, y fut tué.

Nous avons dit que Mina manœuvrait en tous sens, plus en partisan qu'en général d'armée. Les divisions d'Eroles et Donnadiou étaient à sa poursuite. De Vich il se dirigea vers la Seo d'Urgel, revint à Campredon; tout annonçait qu'il voulait essayer de venir sur Figuières. J'avais peu de troupes, le maréchal m'ayant enlevé le bataillon de Mosen Anton pour l'envoyer au blocus d'Ostalrich qui avait lieu sous les ordres du comte de Rastignac. La garnison pouvait faire une sortie, il fallait donc agir. Je fis marcher tout ce que je pus réunir de troupes sur Llado; j'avais eu soin de doubler les postes autour de Figuières et de cacher mon mouvement à l'ennemi. Je réunis à Llado environ 2.000 hommes: si Mina m'attaquait, je pouvais disputer le terrain pendant plusieurs heures et donner au baron d'Eroles le temps d'arriver.

Mina ne m'attaqua pas. Sachant que le baron d'Eroles et les quelques détachements placés sur notre frontière et dans le nord de la Catalogne manœuvraient pour l'entourer, il se rejeta en arrière, partagea son petit corps en deux colonnes. L'une d'elles tomba le 14 juin sur la brigade Saint-Priest près d'Oseja; cette colonne fut dispersée ou prise. Mina, traqué partout, fut attaqué plusieurs fois par le baron d'Eroles, perdit du monde, tomba malade et se retira. Alors Milans prit le commandement de l'armée de Catalogne.

La dispersion du petit corps de Mina permit au maréchal de disposer de plus de troupes. Bientôt le général Curial investit Barcelone; à Molin

de Rey il y eut une affaire brillante où Donnadiou défit Milans. Sarsfield et d'Eroles rencontrèrent encore des constitutionnels à Igualada et à Jorba. Milans, battu partout, se retira dans Tarragone.

J'ai déjà parlé de M. de Sarsfield, notre parent.¹⁴ C'était un général d'une véritable valeur. De 1809 à 1814, Sarsfield, maître de Cardone, avait parcouru tout le pays, défié nos généraux les plus habiles et fait des incursions jusque sur le territoire français. Il n'avait pas servi la Constitution; retiré chez lui il attendait les événements quand nos troupes entrèrent en Espagne. Vers la fin de mai il se présenta chez le maréchal Moncey: c'était pour nous une vraie conquête.

Nous étions au mois de juillet. Le 11, Cardone se soumit. La garnison de Barcelone fit une sortie, on combattit quelque temps: toutes les femmes de Barcelone, richement parées, étaient montées sur le sommet des maisons.

Depuis que le maréchal avait quitté Girone, j'avais établi mon quartier général dans cette ville. Mon commandement s'était naturellement étendu, mais non les forces dont je disposais. Le comte de Rastignac, qui bloquait Ostalrich, se retrouvait naturellement sous mes ordres, et tout le pays était soumis, sauf deux rochers escarpés appelés Las Medas et qui sont à une petite distance de la côte, non loin de l'embouchure du Ter.

Ce changement de situation avait quelque intérêt pour moi, non pas sous le rapport de l'importance du commandement, mais parce qu'il mettait fin à l'ennui mortel et à l'impatience des officiers qui m'entouraient.

En effet, de toute l'armée d'invasion, ma division, ou plutôt le peu qu'on m'avait donné de troupes, était dans la situation la plus triste et la plus défavorable. Le blocus des places de la Biscaye, de la Navarre, de celles du Nord et de l'intérieur de l'Espagne était presque uniquement confié à des troupes espagnoles; les autres marchaient se battaient, tandis que mon état-major et moi étions réduits à regarder le fort de Figuières et à voir de loin en loin passer quelques boulets de canon dans des circonstances fortuites et sans importance. C'est à des escarmouches de ce genre que le marquis de Vogüé, que j'employais volontiers, commença à connaître la guerre.

Or, à la vérité, quand on bloque une place, on met ses postes et ses troupes le plus qu'on peut à l'abri des coups de l'ennemi, et la garnison

¹⁴ *Mémoires*, t. I^{er}, chap. XI.

ne tire guère que pour montrer sa bonne volonté ou pour nuire à quelque détachement, à quelques hommes qu'elle voit passer.

La ville de Figuières était, il est vrai, commandée par le canon de la place: mais à quoi aurait servi à l'ennemi de la brûler? Il ne tirait donc que rarement; un jour seulement, soit exprès, soit par hasard, quelques boulets frappèrent la maison où j'avais été coucher.

Toutefois, comme je ne voulais pas tout à fait perdre mon temps, je chargeai un capitaine du génie, Bédigier, de lever le plan de Figuières et de ses environs; je lui adjoignis quelques officiers, entre autres le marquis de Vogüé. Ce travail intéressant et instructif dura près de trois mois.

Tous les renforts qui étaient envoyés à notre corps d'armée tout ce qui allait et revenait était naturellement sous mes ordres. Or, un jour qu'un convoi assez considérable de recrues, de caissons et de munitions devait traverser Peralada pour se rendre auprès du maréchal, je me trouvais moi-même dans cette ville, allant à Figuières voir ce qui s'y passait. J'entendis tout à coup une vive canonnade, la plus forte peut-être que j'aie entendue depuis deux mois. Je m'avançai, c'était mon devoir et voici ce qui s'était passé.

Le commandant du convoi, malgré des ordres très précis que j'avais donnés et qu'il avait reçus, avait pris par complaisance pour ses subordonnés un chemin de traverse qui raccourcissait de beaucoup la route qu'il avait à faire, mais ce chemin était exposé aux canons du fort. La garnison attendit donc que le convoi fût bien engagé dans ce mauvais défilé et le canonna comme on l'a vu: c'étaient des recrues, nullement préparées au combat, et d'ailleurs où auraient-ils trouvé des armes? Je rencontrai donc 3 ou 400 hommes qui se retiraient en désordre, des caissons et des chevaux qui erraient au hasard. Je me fâchai et fis passer le commandant devant un conseil de guerre; puis je rendis compte du tout au maréchal en lui faisant connaître les précautions très minutieuses et pour ainsi dire surabondantes que j'avais prises pour éviter ce malheur. Le maréchal était vieux, tatillon, aimait à multiplier les petits détachements, ce qui déplaisait à tout le monde. Il fut mécontent, et cela ajouta encore aux fatigues et aux ennuis que j'éprouvais. Cependant MM. de La Fare et d'Eyragues ne négligeaient rien pour ranimer un peu les esprits, mais en vain.

Mon arrivée à Girone ne fut qu'une médiocre distraction et bientôt le maréchal me prit M. de Montgardé et le régiment de cavalerie qui me res-

taut, ne me laissant que deux escadrons. Il est vrai qu'un petit bâtiment de l'Etat, chargé de protéger notre commerce le long des côtes, était non pas précisément à mes ordres, mais obligé de se concerter avec moi. A Peralada et à Alfar, mes distractions se bornaient à quelques promenades autour de Figuières et à la visite des fortifications démantelées de Rose, où l'on mange d'excellents rougets.

A Girone nous avions quelque chose de plus, une ville et un peu de société. Mais voici un léger épisode qui nous réjouit pendant vingt-quatre heures: là comme en d'autres circonstances on dirait que la Providence avait pris à tâche de me faire briller aux yeux des hommes.

Les rochers de Las Medas étaient dominés par un fort qui était maître du passage entre la mer et lui, et ce passage était fort commode pour les bâtiments marchands. Ils s'y engageaient souvent et ils trouvaient quelquefois le moyen de se dérober au canon du fort, mais il y en avait qui se laissaient prendre; cela gênait beaucoup notre commerce, dans lequel la ville de Marseille avait un intérêt particulier.

Il était fort difficile d'aborder ces rochers, et dans notre situation actuelle on ne pouvait guère les prendre qu'autant qu'il plairait à la garnison de nous les remettre.

Le maréchal avait en conséquence placé à l'embouchure du Ter deux ou trois compagnies qui gardaient la côte et dont un des chefs correspondait directement avec lui. Il fallait aussi qu'on me rendît compte, et j'étais préoccupé de la manière dont le commandant de nos troupes s'y prenait avec le commandant du fort. J'envoyai au fort le marquis de Montpezat que je chargeai de parler avec plus de fermeté: cela réussit à merveille; vingt-quatre heures après on me soumettait les demandes de la garnison et je chargeais M. de Vogüé de porter mes ordres au marquis de Montpezat. Nous prîmes possession de ces îles.¹⁵ Le maréchal parut peu satisfait de mon intervention, mais la ville de Marseille m'écrivit pour me témoigner sa reconnaissance et il fut dit partout que sans moi, rien n'aurait été fait. Tout cela se passait dans le courant de juillet.

J'ai parlé de la société de Girone: je la voyais peu, je la voyais cependant. Mais j'étais triste, ennuyé, souffrant et comme on se plaignait du maréchal et que tout le monde jugeait désagréable la situation où je me trouvais, mon éloge était dans toutes les bouches. J'avais d'ailleurs un autre

¹⁵ Le 15 juillet.

appui tout puissant en Espagne, c'était le clergé. J'avais pris pour confesseur un homme d'un haut mérite nommé Soler; on me voyait remplir publiquement mes devoirs et l'évêque s'en montrait touché. Nous arrivâmes ainsi au mois d'août, et, à la fête du roi, malgré mon état de santé, je donnai un beau bal; la ville fut illuminée, on dansa fort avant dans la nuit.

Le brave Mosen Anton, dont j'ai parlé plus haut, blessé par hasard à Ostralich, vint mourir sous mes yeux à Girone.

A Madrid, la régence faisait de son mieux pour lutter contre des passions contraires. Le prince généralissime était tourmenté par la fureur des royalistes purs, comme par les plaintes des modérés et des constitutionnels. Il cherchait à y porter remède, mais le moyen qu'il employa ne fut pas heureux. L'ordonnance d'Andujar¹⁶ était une faute grave, qui pouvait avoir les plus fâcheux résultats. Il était certainement malheureux, injuste, que la régence et les gouverneurs espagnols se permissent des actes contraires à la justice et à la moderation. Mais il ne fallait pas oublier que, sans l'aide de la population, nous n'aurions jamais pu accomplir l'entreprise qui nous était confiée. Du reste l'ordonnance d'Andujar ne reçut un commencement d'exécution, qu'à Madrid. Quant à moi je n'en tins nul compte, et un avocat libéral, qui vint me trouver pour en réclamer l'exécution, fut fort mal reçu. Le prince fut bientôt obligé de donner une explication de son ordonnance, par une lettre que le chef d'état-major, le général Guilleminot, adressa à la régence et qui fut publiée à l'époque.

M. le duc d'Angoulême avait quitté Madrid le 20 juillet. Il arriva jusqu'à Cadix, s'empara du Trocadéro et delivra Ferdinand VII du joug que les révolutionnaires faisaient peser sur lui. Le cœur saigne quand il faut parler de la faiblesse d'un prince sans volonté, sans principes déterminés, qui promet, puis retire sa promesse avec la légèreté d'un enfant menacé de quelque punition, ou flatté par des espérances frivoles. Mon cœur se révolte à la vue de certains hommes qui défendent avec fureur et comme des insensés de prétendus principes de droit public, de liberté et qui les

¹⁶ 8 août. L'ordonnance d'Andujar décrétait que les personnes arrêtées contrairement aux promesses de paix et de modération faites par les proclamations du 2 avril et du 23 mai, seraient remises en liberté; que désormais nul ne pourrait être arrêté pour cause politique, si ce n'était avec l'autorisation des commandants français; enfin que ceux-ci feraient de leur propre autorité remettre en liberté les prisonniers arrêtés pour délits politiques commis avant l'arrivée des Français. (*Note du baron de Damas*).

décorent des noms augustes de religion, d'honneur et de patriotisme. Mon cœur se console et s'élève, en voyant tout ce que peuvent faire de généreux, de juste, des hommes de bonnè foi, quand ils obéissent à des impulsions nobles et élevées, telles que les impulsions qui avaient présidé à la guerre que nous poursuivions.

Revenons à la Catalogne. Le 27 août une colonne de 5.000 hommes sous les ordres de Milans surprit le maréchal Moncey en personne. Le maréchal combattit avec une vigueur qu'on ne pouvait pas attendre de son âge;¹⁷ avait moins de forces que l'ennemi et pourtant il eut l'avantage.

Le lendemain les généraux d'Eroles, Hachart, Tromelin, Montgardé, renforcèrent le maréchal; on poursuivit l'ennemi jusque sous les remparts de Tarragone.

J'étais alors très souffrant. Mon état-major et tout mon entourage se plaignait, le maréchal me tourmentait par des tracasseries ridicules, prétendant que j'avais des troupes que je n'avais pas et que ma situation était belle. Je lui en envoyai l'état exact et me plaignis amèrement à lui de la manière dont il me traitait. En galant homme, en vaillant soldat il me répondit noblement, m'ordonnant de me rendre de ma personne devant Tarragone, d'y prendre le commandement du blocus: c'était, après Barcelone, la plus belle partie de notre corps d'armée et la situation la plus difficile.

Cet ordre me trouva dans mon lit, j'étais hors d'état de remuer, en proie à une maladie nerveuse pouvant offrir quelque danger. Peu de jours auparavant je m'étais trouvé mal à l'église et avais eu de la peine à rentrer chez moi.

Les médecins durent constater mon état, et si le maréchal l'avait voulu, il aurait pu très régulièrement donner le commandement au vicomte de Maringoné, qui était devant Figuières et me dire de rentrer en France. Le maréchal ne le voulut pas et me rendit ainsi un immense service. Condamnons ce qui est condamnable, mais rendons hommage à la loyauté d'un vieux guerrier qui se montra généreux à mon égard.

Cependant je souffrais tant, que je demandai la permission de rentrer en France, et ma demande fut adressée au prince généralissime.

Peu de jours s'étaient écoulés, j'essayais de petites promenades aux environs de Girone, mais les forces me manquaient complètement, lors-

¹⁷ Il avait près de quatre-vingts ans.

que arriva l'événement que Dieu semblait avoir préparé pour ma gloire, à moi indigne.

Le 10 septembre, vers 2 heures après midi, la garnison de Barcelone fit une sortie et paraissait vouloir engager un combat important. C'était pour détourner notre attention d'un mouvement plus sérieux, dont la place de Figuières était l'objet.

En effet, pendant que le combat s'engageait devant la place, un détachement d'environ 3.000 hommes, composé de troupes espagnoles, de la légion étrangère et de 32 lanciers, sortait du port avec une rapidité digne d'une meilleure cause et débarquait à Mongat. Le colonel Alvarez, officier fort distingué et fort accoutumé à la guerre, commandait cette expédition que notre croisière n'avait pas prévue: l'ennemi avait bien pris son moment.

En toute autre circonstance, une expédition de ce genre, faite dans un pareil moment, nous aurait fait un mal affreux. Elle était certaine en effet de trouver partout de bonnes garnisons dans les places et des corps de blocus si faibles, qu'on était à peu près assuré de se faire jour de quand on le voudrait. D'ailleurs nos convois n'étaient que faiblement escortés, il n'y avait de réserves nulle part.

La surprise du maréchal fut extrême. Il fallut bien détacher sur-le-champ du corps de blocus 1.500 ou 2.000 hommes pour venir à notre secours; mais Alvarez marchait, il avait plus de vingt-quatre heures d'avance sur le général Nicolase.

Alvarez fit mine de se diriger sur Ostalrich. Le comte de Rastignac prit bravement la moitié des troupes qu'il commandait, c'est-à-dire 5 à 600 hommes, et vint prendre position à un endroit où Alvarez devait passer. Alvarez ne l'attaqua pas, fit mine de marcher sur Vich, puis prit la direction d'Olot; on disait qu'il avait l'intention de marcher sur Urgel. Dès la première nouvelle de cette expédition, je n'avais pas douté que Figuières n'en fût l'objet. Mais comme les communications se trouvaient interceptées entre le maréchal et moi, je ne pouvais recevoir aucun ordre; ce fut la rumeur publique et un excellent espion que j'avais, qui m'informèrent de l'événement.

La veille, avait passé par Gironne un bataillon de marche, c'est-à-dire 3 ou 400 recrues, qui, sous les ordres d'un lieutenant d'infanterie, allaient rejoindre le général Curial. Je le mis sous les ordres de mon aide de camp

Lacombe, avec injonction de se rendre auprès de M. de Rastignac et, si celui-ci n'était pas attaqué, de me ramener ce bataillon dont je voulais profiter pour augmenter ma petite troupe.

Aussitôt que j'eus appris que l'ennemi n'avait pas attaqué M. de Rastignac, je donnai ordre au général Maringoné de doubler les postes devant Figuières, de réunir ce qui resterait de disponible des deux bataillons espagnols qui s'y trouvaient, d'y joindre un bataillon du 5^e de ligne et de prendre la direction de Llado, où je me rendrais moi-même avec le bataillon du 31^e, qui formait la garnison de Gironne. J'avais aussi 30 ou 40 chasseurs à cheval, car le maréchal m'avait pris tout le reste et ne répondit à mes plaintes réitérées que lorsque Alvarez était en marche.

Il fallait bien un intérêt si pressant, un devoir si sacré pour me décider à partir. Heureusement la route que je suivais était assez viable pour que j'en pusse faire une partie en voiture. Je partis donc de Gironne le 14 de bon matin; je ne suivis pas la grande route qui était trop longue, je marchai par une route qui se dirigeait parallèlement et à une petite distance de celle qui suivait l'ennemi par Bañolas. Le soir j'arrivai à Navata, petit village près de Llado; là s'était arrêté le général Maringoné.

Le 15, de grand matin, nous nous rendîmes à Llado. J'étais faible, malade, dans une disposition détestable. Je m'établis chez le principal propriétaire pour m'y reposer et déjeuner. En attendant, nos troupes s'avançaient sur la route de Besalu pour aller occuper, à trois quarts de lieues de Llado, une position qu'on disait fort bonne. J'avais confié au marquis d'Eyragues une petite avant-garde composée d'Espagnols et de Français, environ 400 hommes, pour aller aux nouvelles et m'en donner. Maringoné suivait avec un bataillon du 82^e de ligne, puis venaient les Espagnols; derrière d'Eyragues venaient aussi les 32 cavaliers du 22^e chasseurs.

Vers midi et demi je me décidai à partir. Je savais que l'ennemi marchait vers Besalu, et je comptais bien prendre position à mon aise avant qu'il vînt m'attaquer.

Mais depuis son départ de Barcelone, Alvarez, en officier habile uniquement occupé de son objet, avait négligé toutes les petites difficultés qui auraient arrêté un officier ordinaire. Il marchait sans perdre un instant et déjà le feu était engagé quand j'arrivai sur le champ de bataille. En ce moment l'avant-garde presque tout entière avait traversé le ravin au fond duquel coule le torrent de la Algama, et au lieu d'attendre l'ennemi et de

prendre mes ordres, elle l'avait attaqué. C'était une imprudence: cela m'engageait sur un terrain où nous n'aurions pas dû combattre. Heureusement le général Maringoné la soutint; il prit position avec les dix ou douze compagnies du 5^e et du 8^e de ligne qui étaient avec lui au milieu des rochers, des ravins inaccessibles et des bois qui les couvrent. J'y fus une première fois: on n'y voyait goutte, et je fis retirer les 32 chasseurs qui étaient sur la gauche et qui ne pouvaient combattre avantagement dans un terrain aussi tourmenté. Je les dirigeai vers le plateau de la Casa Andruet: on verra plus tard qu'ils me furent fort utiles dans cette situation. J'arrêtai nos Espagnols sur la hauteur qui précède le ravin et je descendis une seconde fois de ma personne avec quelques aides de camp pour voir ce qui se passait. J'espérais trouver sur mon chemin quelques troupes, soit du 5^e, soit du 8^e, et m'en faire une escorte au milieu des rochers affreux qu'il fallait traverser. C'est une précaution toujours nécessaire pour un général quand il va reconnaître l'ennemi; faute de cela il risque de tomber entre les mains de quelques soldats avancés et d'être fait prisonnier sans honneur et au grand détriment des troupes qu'il commande. Je gravis la pente opposée du ravin avec une peine extrême, mon cheval pouvait à peine passer; je rencontrai quelques officiers et soldats blessés, qui m'apprirent la mort du marquis d'Eyragues et m'avertirent de ne pas avancer, parce que, disaient-ils, l'ennemi avait un escadron de cavalerie qui me chargerait et qui pourrait bien s'emparer de ma personne.

Si je ne suivis pas l'avis des blessés que je rencontrai, c'est que je savais qu'au même endroit était placée une compagnie de voltigeurs du 8^e de ligne sous les ordres de M. de Saincentin, capitaine, et qu'avec des voltigeurs je devais être parfaitement à l'abri de la cavalerie ennemie. Mes aides de camp et quatre chasseurs qui m'accompagnaient me suivaient à distance, avançant avec peine. J'arrivai de côté sur le flanc gauche de la compagnie d'infanterie dont j'étais encore séparé par une distance de vingt-cinq pas; c'était dans un petit éclairci. Tout d'un coup la cavalerie ennemie chargea et sans s'arrêter devant les voltigeurs, qui firent feu, leur petit peloton fonça sur moi. Je retournai mon cheval et partis au grand galop malgré les difficultés du terrain, mais deux cavaliers ennemis étaient déjà à mes côtés, se préparant à me prendre ou à me tuer. Je priai Dieu de tout mon cœur et aussi saint Michel, et comme j'étais sûr de mon cheval *Magnifique*, que mes acolytes étaient lancés au grand galop, j'arrêtai mon

cheval tout d'un coup. Mes voisins ne purent en faire autant. Je détournai mon cheval et me précipitai au grand galop par les chemins si difficiles où j'avais eu tant de peine à monter. Le danger était passé. Les deux cavaliers qui m'avaient suivi s'en retournèrent, mais l'un d'eux fut blessé par un coup de pistolet que lui tira le lieutenant Constant, officier d'ordonnance du général Maringoné. Je traversai donc encore une fois le ravin par le chemin qui menait à Llado; j'envoyai deux compagnies du 5^e de ligne sur ma gauche occuper une maison isolée, près de laquelle l'ennemi tenterait probablement de passer, s'il essayait de me précéder sur le chemin de Vignonette. Je retrouvai mes Espagnols et je vis avec douleur que l'un des deux bataillons avec son chef m'avait quitté; je n'avais plus pour toute réserve que 3 ou 400 Espagnols sous les ordres du colonel Burjo et les 32 chasseurs que j'avais retirés de l'avant-garde.

Comme nos troupes tenaient bon, que l'ennemi avait essayé vainement de se jeter sur sa droite pour prendre la route de Vignonette, qu'il voyait bien que je ne le laisserais pas entrer à Llado, il se jeta rapidement sur sa gauche pour tourner ma droite. Cette opération lui était facile pour plusieurs motifs: parce que je ne pouvais pas, sans découvrir Figuières, quitter la position de Llado; en second lieu, parce que la presque totalité de mes troupes était engagée dans des ravins; troisièmement, parce que sa position ne lui permettait pas de songer à une retraite, qui eût été impossible, attendu que les troupes envoyées de Barcelone le poursuivaient; enfin parce que le pays vers lequel il s'étendait était beaucoup plus facile que celui où se trouvaient mes troupes. L'ennemi était beaucoup plus fort que moi. Il lui fut donc facile de s'étendre, de tourner et de parvenir jusqu'à la route qui se dirige de Lledo à Saint-Martin (*Saserres*).

Mon aile droite fut obligée de plier, mais déjà les troupes du général Maringoné pouvaient revenir à moi. J'envoyai deux compagnies du 8^e, les premières que je rencontrai, à la Casa Vivès sur ma droite pour arrêter les voltigeurs ennemis qui poussaient très vivement. J'avais étendu les 3 ou 400 Espagnols qui me restaient le long du ravin qui est en deçà de la hauteur où se trouve la Casa Vivès, sur le plateau où je m'étais arrêté d'abord, et je les avais étendus de manière à faire croire à l'ennemi que j'avais une grosse réserve. Toutefois j'étais encore fort embarrassé: les troupes du général Maringoné marchaient, mais la distance était longue, et cette partie du 5^e de ligne qui couvrait mon extrême droite était obligée de

reculer. Alors je fis charger ma cavalerie. Heureusement, l'ennemi n'avait pas eu le temps d'amener beaucoup de troupes sur ce point. A 8 heures du soir, le général Maringoné arriva. L'ennemi, ne pouvant plus rien espérer, se retira. Nous avons en tués ou blessés environ 200 hommes.

Mes troupes étaient harassées; je ne pouvais songer à poursuivre et pourtant il m'importait de savoir ce que faisait l'ennemi. Mes espions prétendaient qu'il se retirait vers la montagne par les chemins où avait passé Mina.¹⁸ J'étais seul d'un avis contraire, bien persuadé qu'il tenterait de nouveaux efforts pour parvenir jusqu'à Figuières. Enfin j'obtins que quelques officiers espagnols allassent, à la faveur de la nuit, se mêler à la colonne d'Alvarès pour savoir ce qu'il ferait. Ils revinrent vers minuit ou une heure: Alvarès se jetait sur sa gauche vers Terrades pour arriver à Llers, forcer le passage et atteindre San Fernando. C'était ce que j'avais prévu. J'étais sûr d'arriver à Llers avant l'ennemi, j'aurais en plus les troupes du général Nicolase, et mon objet serait rempli. Toutefois je ne comptais pas sur un succès aussi complet qu'il le fut.

Vers le même moment un aide de camp que m'envoyait le général Nicolase arriva de Besalu, demandant des ordres. Je lui ordonnai de partir aussitôt qu'il le pourrait, de suivre la colonne d'Alvarès qui, arrêtée par mio à Llers et se trouvant entre deux feux, serait obligée de se rendre ou au moins de se disperser. Ce projet flattait mon imagination, et pourtant c'était une imprudence qu'en toute autre circonstance j'aurais payée cher. Ce qu'il me fallait, c'était de faire venir directement à moi le général Nicolase, parce qu'avant tout il fallait être sûr que l'ennemi, plus fort que moi, ne me forcerait pas de le laisser passer. Mais je comptais bien, en tenant une heure ou deux devant lui, que Nicolase arriverait et que l'affaire serait faite. Dieu me favorisa bien autrement.

Le 16 au matin je pris ma route directement sur Llers. J'arrivai à 11 heures; au lieu de prendre moi-même les dispositions du combat, j'en laissai le soin au général Maringoné et j'allai me coucher. Mes chevaux étaient prêts et je monterais à cheval au premier signal.

Le colonel espagnol qui m'avait abandonné la veille avait rejoint. Je ne voulus pas le maltraiter; le général Maringoné lui donna même mission de se porter au-devant de l'ennemi. C'était lui donner le moyen de se réhabiter, mais il se porta en avant et laissa passer Alvarès sans rien dire.

¹⁸ Par Llorona.

J'avais retrouvé à Llers le petit bataillon de marche dont j'ai parlé plus haut et que j'avais fait revenir. L'ennemi, qui ne savait pas mon secret, devait le prendre pour une force réelle.

J'avais donné un coup d'œil aux dispositions prises par Maringoné et je m'étais remis dans mon lit, quand, vers 2 heures, on me signala l'approche de l'ennemi. Comme toutes les populations lui étaient contraires, il ne lui était pas permis de s'entourer de petits détachements pour s'éclairer; il marchait résolument en colonne, prêt à briser tous les obstacles. Il arriva ainsi dans un petit défilé couvert de bois qui était en avant de Llers, dans un fond; mais là était une embuscade. Aux premiers coups de fusil, Alvarès fut blessé légèrement avec quelques autres et il comprit que son expédition devait manquer. Comme les troupes constitutionnelles devaient tenir dans l'endroit où elles se trouvaient, que de plus il ne leur était pas permis de reculer à cause du général Nicolase qui les suivait, elles se jetèrent à leur droite sur des mamelons abrupts, hors de toute direction possible, et y prirent position: la route de San Fernando leur était complètement interceptée. Dans ce moment, le général Maringoné, avec un bataillon du 5^e, suivit la route de Figuières et occupa des hauteurs qui étaient à la droite de la position prise par l'ennemi. En même temps, le colonel Letermellier, qui m'avait rejoint le matin avec les escadrons du 22^e chasseurs que le maréchal m'avait précédemment enlevés, suivit le mouvement de Maringoné.

De part et d'autre on tira quelques coups de fusil, mais il était évident qu'il n'y avait plus lieu de combattre. Le chemin de Barcelonne étant coupé à l'ennemi, celui-ci devait, ou se disperser dans la campagne au risque d'être massacré par les paysans, ou se rendre.

Il prit ce dernier parti: à un signal donné, le feu cessa et Alvarès avec trois autres officiers supérieurs, parmi lesquels M. Minucer qui avait servi dans la diplomatie, vinrent traiter de la capitulation. Elle n'était difficile que sur un point. Je ne pouvais évidemment traiter les constitutionnels qu'en prisonniers de guerre; mais la légion étrangère renfermait beaucoup de Français: on voulait que j'accordasse leur grâce, et je ne pouvais m'y engager. «Tout ce que je puis faire, dis-je à Alvarès et à ses compagnons, c'est de leur permettre de se retirer; je ne les poursuivrai pas. Nous ne pouvons accepter, me répondirent-ils, car ils seraient immédiatement massacrés par les paysans. — Alors, repris-je, la seule chose qu'il me soit permis

de faire, c'est de demander grâce pour leur vie. — Cela suffit, dirent-ils ».

Nous convînmes d'ailleurs que les troupes constitutionnelles viendraient en bataille déposer les armes devant nous: c'est ce qui s'appelle les honneurs de la guerre.

Pendant que le mouvement s'exécutait, je causais avec les officiers espagnols; je reçus d'eux des renseignements curieux; mais ils parlaient du roi Ferdinand avec un mépris qui faisait mal.

J'étais devant mes troupes du 5^e et du 8^e de ligne et un bataillon espagnol qui était en bataille. Précédés par des officiers de mon état-major, les constitutionnels défilèrent devant nous, puis, au commandement de leur chef, ils déposèrent leurs armes et allèrent prendre les logements que je leur avais assignés. On comprend que dans un tel moment, les troupes obligées de se rendre n'obéissent pas parfaitement aux ordres de leurs chefs; d'ailleurs, quand mon avant-garde avait tiré sur la colonne ennemie, plusieurs groupes effrayés s'en étaient séparés. Quatre-vingts hommes environ trouvèrent moyen de pénétrer dans San Fernando; 3 ou 400 autres se répandirent dans le pays et ne sachant que devenir, cherchaient des occasions pour se rendre. Ainsi un employé des vivres, qui suivait tranquillement la grande route, fut bien étonné de se trouver tout à coup devant 200 soldats constitutionnels bien armés qui lui demandèrent de les faire prisonniers, et il nous les amena. En tout je comptai, je crois, 2.400 prisonniers; je n'avais pas eu 2.000 hommes pour les combattre.¹⁹

Ce fut alors seulement que le général Nicolase arriva; il avait un beau régiment de chasseurs et deux bataillons d'infanterie. J'en passai la revue et le lendemain matin ils reprirent la route de Barcelone.²⁰

C'est un fait très rare à la guerre, que de prendre en rase campagne un corps ennemi tout entier après l'avoir combattu, cela n'arrive guère que dans des circonstances exceptionnelles; aussi en fait-on grand honneur au

¹⁹ Dans une lettre au maréchal Moncey, le baron de Damas dit même qu'il avait à peine 1 600 hommes.

²⁰ Le baron de Damas estimait fort le général Nicolase. Mais M. de Carcenac, officier au 5^e de ligne, fit un tableau représentant le combat de Llers y Llado, ou plutôt le défilé des troupes ennemies après la capitulation. Cet officier n'aimait pas le général Nicolase; aussi le représente-t-il dans le fond du tableau arrivant ventre à terre lorsque tout était fini. Ce tableau, donné au baron de Damas par le 5^e de ligne, est à Anlezy. Les enfants du baron ne manquaient jamais, lorsque quelqu'un arrivait trop tard, la cérémonie faite, de dire: «C'est comme le général Nicolase!»

général victorieux, et l'opinion publique dans ce cas ne fait que lui rendre justice; cependant on a vu à quoi tint mon succès!

J'ai ouï dire aussi que pendant le combat un sergent espagnol très bon tireur, avait été chargé de me tuer; c'était facile à cause de mon cheval blanc et de la disposition du terrain. On ajoutait qu'il était au moment de lâcher la détente, lorsqu'une balle le frappa au front.

Tout semblait fait pour m'exalter. Je retins les prisonniers vingt-quatre heures pour leur faire préparer des vivres et des logements sur la route de France. Si je n'avais été malade et affaibli, je ne les aurais gardés que le temps nécessaire pour leur faire reprendre des forces. Eh bien! ce retard me fut avantageux: il me permit de causer avec les officiers constitutionnels, nous devînmes très bons amis, et quand plus tard les chefs se rendirent en Angleterre, entre autres M. Minucer, ils parlèrent de moi avec éloge.

Je passai presque toute cette journée dans mon lit, enchanté de mon succès, tout en comprenant mon insuffisance et les secours extraordinaires et imprévus que la Providence m'avait envoyés. En France, c'était le général Rottembourg, commandant à Perpignan, qui recueillait les nouvelles, me les adressait et qui disposait les 4 ou 500 soldats qu'il pouvait faire marcher, pour occuper les principaux passages de nos frontières. Trois cents hommes sous les ordres du général d'Arnaud étaient à Bellegarde pour me servir au besoin.

M. de Maringoné, maréchal de camp, vieux soldat de la République et de l'Empire, toujours distingué partout, religieux, modeste, avait disposé les troupes beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire; sa vieille expérience me fut très utile.

Tous les chefs, les officiers et les soldats, ne furent pas seulement obéissants, mais affectueux, presque dévoués.

Le marquis d'Eyragues m'avait toujours été et en cette circonstance me fut parfaitement utile. On a vu dans le récit du combat de Llado que mon avant-garde s'était plus avancée qu'il n'eût fallu et que cette imprudence coûta la vie à M. d'Eyragues.

Est-ce à dire que je n'avais rien fait? Non. J'avais fait le principal, je le dis sans fausse humilité, ce que peut-être, parmi les personnes présentes une autre n'aurait pas fait, c'était de marcher sur Llado. Le choix de ce point, dont un homme quelque peu accoutumé à la guerre comprend facilement l'importance, était une affaire capitale. Une fois arrivé à Llado, si

l'ennemi ne me renversait pas, j'étais sûr de le prévenir sur tous les autres points par où il aurait tenté de se rendre à San Fernando, et dans tous les cas de retarder sa marche de quelques heures; c'était donner au général Nicolase le temps d'arriver. Enfin si, au lieu de repousser les avis qui m'assuraient que l'ennemi se retirait sur la Cerdagne, j'avais envoyé des détachements de ce côté, j'aurais perdu mon temps: l'ennemi serait arrivé à Llers, par conséquent à San Fernando, avant moi.

Ces choses sont parfaitement simples; un sous-lieutenant à qui l'on donne quelques notions d'art militaire apprend à connaître les principes qui m'ont dirigé, mais on ne les applique pas toujours à propos, et il m'a été donné de le faire. Aussi quand on m'a adressé des éloges, ce n'était pas pour les dispositions particulières auxquelles je n'avais pris qu'une faible part; c'était, disait-on, parce que je comprenais la conduite des armées et que je serais capable d'en commander une.

Je l'ai déjà dit, j'étais animé des troupes, dont je me suis toujours fort occupé; elles pouvaient donc être bien aises d'avoir à me donner des éloges, mais la marche d'Alvarès avait cause des inquiétudes faciles à comprendre. Si cet officier avait pu entrer dans San Fernando, une garnison de 5.000 hommes dans cette place devait causer une perturbation générale dans toute la Catalogne. Beaucoup plus fort que je ne l'étais, l'ennemi devenait maître de sortir de la place quand bon lui semblerait, de couper notre ligne d'opérations, de forcer le maréchal à tirer des troupes de devant Barcelone et Tarragone, et de rendre ainsi à l'armée constitutionnelle les avantages qu'elle avait perdus. Tout le monde le sentait, tout le monde s'en inquiétait depuis Barcelone jusqu'à Paris, et tout le monde prit part à mon succès.²¹

Je pensais à tout cela et je voudrais pouvoir dire que je remerciai suffisamment Dieu. Mais on entra et sortait de ma chambre, je donnais des ordres, je rendais compte à qui de droit, quand un prisonnier demanda à

²¹ M. de Villèle écrivait au duc d'Angoulême le 21 septembre 1823: «Dans la Catalogne, Votre Altesse Royale apprendra avec plaisir que le baron de Damas a eu le bonheur de prendre en totalité la colonne partie de Barcelone pour lui faire lever le siège de Figuières. C'est un beau fait d'armes et j'en suis doublement heureux puisqu'il est dû à un officier que Monseigneur honore d'une protection particulière. Le résultat de cette action doit être d'un très bon effet sur la garnison de Figuières, qui est aux abois». (*Mémoires et correspondance du comte de Villèle*, t. IV, p. 408).

me parler. C'était Armand Carrel; on se rappelle la conversation que j'avais eue avec lui à Aix.²²

Il était triste. Il commença par m'assurer qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour se faire tuer, que sur 45 hommes qu'il avait dans sa compagnie, il n'en était revenu que 15. Nous causâmes: c'était le même homme que j'avais vu à Aix. Les larmes lui venaient aux yeux; il convenait de ses torts, comprenait toute l'étendue de sa faute, mais disait ne pouvoir agir autrement.²³

Le 18, mes prisonniers étant partis, mes troupes avaient repris leurs cantonnements et je fus coucher à Figuières, où l'on avait transporté tous les malades et blessés français et espagnols qu'on avait pu découvrir. Il n'était pas un soldat, pas un paysan, pas un individu qui ne se réjouit de me voir.

Le 20, je pris la route de Girone, faible et bien fatigué, ne me doutant pas de ce qui m'y attendait. Alors que je n'aspirais qu'au repos, je trouvai les troupes sous les armes, la municipalité à la porte de la ville avec un char attelé de six chevaux couverts de somptueux ornements à la mode espagnole et chaque cheval conduit par un homme à pied. Tous les habitants étaient aux fenêtres ornées de drapeaux et d'inscriptions et poussaient des vivats. Il fallut bien me soumettre. A ma porte, je trouvai l'évêque et son clergé, puis tout ce qu'il y avait de fonctionnaires et de gens considérables dans la ville. Il est bien entendu que mon char était suivi de mes aides de camp et de mon état-major qui prenaient part à mon triomphe.

Je répondis de mon mieux à cette ovation. Le lendemain il y eut un *Te Deum* solennel à la cathédrale et le surlendemain un service pour les morts. On avait mis sur le catafalque le chapeau, l'épée et les décorations du marquis d'Eyragues.

A peine toutes ces cérémonies étaient-elles finies, qu'en réponse à ma demande le prince m'envoya l'autorisation de rentrer en France; le général Maringoné devait prendre le commandement de ma division. Je fixai mon départ au 29. La place de San Fernando tenait encore, et il était jus-

²² Voir t. I^{er}, chap. XV, p. 316-318.

²³ «L'honnête républicain, dit Poujoulat, voua au gentilhomme un culte de reconnaissance et de respect; jusqu'à sa mort malheureuse, il ne manqua jamais de visiter le baron de Damas». (*Etudes et portraits*, p. 199).

te que Maringoné, qui n'avait pas quitté Figuières, eût l'honneur de la capitulation. Il la reçut, mais je commandais encore.

Ce fut le 26. Je me rendis à Figuières et le 29 nous primes possession de la place. La garnison espagnole avec armes et bagages défila devant moi. Les constitutionnels posèrent les armes et furent conduits en France comme prisonniers de guerre; ils étaient 2 ou 3.000. Ainsi dans cette campagne j'avais fait à moi seul 5.000 prisonniers; tous les autres corps d'armée, le quatrième compris, n'en firent que 15.000. Cela faisait en tout 20.000.

Après le départ des constitutionnels j'entrai dans la place. Il était midi; je fis dire par l'aumônier une messe d'actions de grâces et l'on chanta le *Te Deum* de par le lieutenant-général. Je fis tirer cent un coups de canon pour saluer le pavillon royal d'Espagne, qui devait flotter sur la forteresse malgré notre présence. Le lendemain 30 septembre, je me rendis à Perpignan, non sans avoir remercié mes camarades et subordonnés, donné une bonne récompense à l'excellent contrebandier qui avait été mon principal espion, ni sans avoir bien traité un brave garçon espagnol qui m'avait servi de muletier et qui voulait absolument me suivre.

Sur la route je dépassai mes derniers prisonniers espagnols. Mon voyage fut un triomphe. A Perpignan, les royalistes avaient bien envie de me faire une ovation, le préfet me suppliait de venir dîner chez lui. Mais j'avais quitté l'armée pour cause de maladie: il n'était pas convenable que je me montrasse au public. Mes souffrances nerveuses d'ailleurs me portaient à l'isolement; il me fallait toujours un effort pour voir du monde, c'était pour moi un véritable tourment. Je refusai donc le dîner du préfet, et celui-ci convint ensuite avec moi que si j'avais accepté, j'aurais été fort embarrassé des éloges pompeux et ridicules que nos bons royalistes, hommes et femmes de sa société, m'avaient préparés.

Je traversai rapidement Toulouse et rejoignis ma femme à Hautefort.

L'armée rentra en France, à l'exception d'un corps d'observation demeuré en Espagne sous les ordres du comte de Bourmont. Cette campagne, si brillante par sa cause et par ses effets, ne nous avait coûté guère plus de monde que nous n'en perdons les années ordinaires dans les hôpitaux: mais c'était la première campagne faite par l'armée du roi; la joie de nos amis était immense. Des récompenses furent accordées bien au delà des limites ordinaires. On nomma deux maréchaux de France, le prince de

Hohenlohe et le comte Molitor; il y eut des nominations de lieutenants-généraux, de maréchaux de camp, etc.

Le maréchal Molitor et cinq lieutenants-généraux furent créés pairs de France: Bordesoulle, Guilleminot, Bourke, Bourmont et moi. L'ordonnance rendue en notre faveur nos dispensait de la condition ordinairement exigée de faire un majorat. De plus je fus nommé grand officier de la Légion d'honneur.

La campagne d'Espagne ne peut pas être jugée comme une guerre ordinaire. L'Espagne était royaliste, elle voulait son roi et les partisans sincères de la Constitution étaient eux-mêmes attachés au monarque; mais révoltés contre le gouvernement d'un prince dont l'incapacité était absolue, ils ne comprenaient pas que la vieille constitution espagnole aurait eu plus de force pour sauver le pays, que toutes ces constitutions nouvelles fondées sur des théories.

Après cette guerre si heureuse, tout semblait devoir prospérer pour le gouvernement de la Restauration. Nos rapports avec l'étranger prirent des allures de plus en plus élevées. Comme l'Espagne n'était pas encore tranquille, nous maintînmes notre occupation pendant plusieurs années et jusqu'en 1830.

BARON DE DAMAS